

Présentation

Ce livre n'est pas un manuel de sciences sociales, pas plus qu'il n'a vocation à intégrer la catégorie, de plus en plus fréquentée, des *antimanuels*. Il n'appartient pas, non plus, aux anthologies des sciences sociales. Il ne rend compte ni d'un savoir académique particulier, ni d'un parcours disciplinaire balisé. Au vrai, ce petit ouvrage est à la fois conçu comme une *introduction* et comme une *invitation* à la lecture des *sciences sociales et historiques*, et cela tout spécialement à l'attention des étudiants en premier cycle — niveau L1, L2, L3, dans le cadre du parcours universitaire désormais européen. C'est la raison pour laquelle la conception même de ce livre paraîtra sans doute peu familière au lecteur habitué au dédale des notes de bas de pages, qui ont, ici, été sacrifiées au profit d'une écriture faisant la part belle à la présentation de courts textes rédigés par des auteurs, récents ou « classiques » ; des auteurs qui appartiennent tous, au titre d'affiliations institutionnelles et disciplinaires diverses, aux praticiens des *sciences de l'enquête* — spécialement des sociologues, des historiens, des anthropologues, des politistes, ou encore — il est vrai en nombre plus limité — des démographes et des économistes.

Quelques mots d'explication sont nécessaires pour décrire l'architecture générale d'un ouvrage qui pourra être parcouru dans un ordre aléatoire, au gré de la curiosité, des goûts ou des besoins du lecteur. La définition des sciences sociales comme *sciences de l'enquête* suppose, au-delà des traditions disciplinaires et des enjeux institutionnels, de préciser ce que parta-

gent des disciplines aux histoires variées (*Chapitre 1. Science(s) sociale(s)*). De même, les réflexions sur les objets de recherche et les paradigmes théoriques à travers lesquels la réalité sociale se trouve questionnée montrent que la connaissance scientifique, en sciences sociales comme ailleurs, repose sur une capacité de problématisation sans laquelle le réel se dérobe à l'observation (*Chapitre 2. Questionnements*). À partir d'objets construits contre l'illusion du savoir immédiat, les *social scientists* ont élaboré de multiples analyses qui s'inscrivent en rupture avec les savoirs collectivement constitués, dans le cadre de processus sociaux et historiques complexes, comme « évidents » ou « naturels » (*Chapitre 3. Ruptures*). Ces savoirs savants sont à la fois historicisés et empiriquement armés ; en outre, ils reposent de plus en plus, au sein de sociétés en mutation, sur des programmes de recherche *transdisciplinaires* (*Chapitre 4. Savoirs*). Enfin, les connaissances se trouvent notamment élaborées par référence à des enquêtes de terrain qui mobilisent le chercheur tout au long de la démarche de recherche, depuis l'étape de collecte des matériaux jusqu'au moment où il doit « risquer » l'interprétation, en faisant de sa propre position d'enquêteur un objet d'étude (*Chapitre 5. Terrains*). L'on s'en doute : une telle présentation ne saurait permettre de baliser l'ensemble des questions pratiques et théoriques qui jalonnent les travaux de sciences sociales ; mais elle offre une focale volontairement large pour aborder, à travers un choix de textes relativement éclectiques, les principaux problèmes rencontrés par les chercheurs. De même, les enquêtes choisies à titre d'illustrations sont très variables : ainsi, dans un même chapitre (le troisième), sont présentés des travaux sur l'exclusion, la jeunesse ouvrière rurale, la criminalisation de la misère, les sondages d'opinion, le pouvoir politique, et l'immigration !

Un dernier mot d'explication doit être fourni, à propos du choix des extraits d'ouvrages reproduits dans ce petit livre ; un choix qui ne saurait être ni totalement ni rationnellement explicité... Pour construire cet ouvrage, en effet, une grosse centaine de textes (presque tous des livres) ont du être sélectionnés, et cela de façon relativement arbitraire, mais tout en s'efforçant de respecter deux principes. *Le premier* ? Celui de ne point mentionner, dans un livre à vocation pédagogique, nos propres objets de recherche ou terrains d'enquête (la France coloniale et sa légitimation, les pieds-noirs, les guerres de mémoires algériennes et les nouvelles politiques mémorielles), pour ne point saturer le lecteur de nos propres interrogations : partout où l'on s'est aventuré, c'est bien en *généraliste* et non en *spécialiste*. Ensuite — et il s'agit là du *second principe* évoqué — celui de varier les genres disciplinaires et les paradigmes théoriques. Comme le souligne à juste titre Norbert Elias (1993), la fidélité quasi religieuse à un paradigme théorique est l'un des principaux facteurs d'aveuglement méthodologique : c'est en se posant des questions invariablement similaires qu'au mieux l'on conforte ses certitudes. Il est en effet facile de montrer qu'un registre de questionnement univoque finit souvent par faire obstacle à l'analyse, en mentionnant, par exemple, avec Erik Neveu (1996), que si l'individualisme méthodologique de Mancur Olson permet d'expliquer l'échec des mouvements sociaux via l'accumulation des stratégies de passager clandestin (le *free rider* étant celui qui, voulant profiter des bénéfices escomptés d'une mobilisation sans en supporter les coûts, renonce à participer), il rend mal compte de la réussite de multiples actions collectives. D'autres types d'analyses sont alors disponibles...

La profusion, dans cet ouvrage, de références à des travaux affiliés à des genres disciplinaires variés n'altère pas l'unité théorique et épistémologique des sciences sociales, et rend justice aux besoins régulièrement éprouvés par les chercheurs de se nourrir du travail produit dans les disciplines voisines. Au-delà de la prétention irréaliste de fournir une vision synthétique de *tous* les problèmes traités en sciences sociales, nous souhaiterions simplement que ce livre — à la fois *présentation* et *invitation* à la lecture des sciences de l'enquête — incite les étudiants à se les (ré)approprier.

Chapitre 1

Science(s) sociale(s)

Quiconque parcourt les histoires des sciences sociales pourra observer que la diversité des « disciplines », des « écoles », des « savoirs », des « postures » ou des « paradigmes » rend la synthèse périlleuse. De ce point de vue, apporter un regard panoramique ou proposer, en quelques pages, une sorte de présentation générale de *la* ou *des* science(s) sociale(s) relève de la gageure, et l'on ne s'y risquera point ! C'est la raison pour laquelle ce chapitre liminaire n'a qu'une ambition plus modeste : montrer, en convoquant quelques textes fameux, dans quelle mesure il est possible de dégager une unité théorique et méthodologique propre à des sciences sociales qui existent aujourd'hui en termes de genres disciplinaires institutionnalisés ; des disciplines qui mobilisent des savoir-faire codifiés au sein des universités et des centres de recherches. Les histoires singulières des différentes sciences sociales en attestent : la cohérence entre les disciplines n'étant pas donnée *a priori*, elle ne saurait exister qu'en liquidant les vieux contentieux épistémologiques pour dégager des convergences en termes de problématiques et/ou de méthode. Fût-il modeste, un tel projet suppose donc de s'interroger, en premier lieu, sur quelques temps forts de la fondation des principales sciences sociales, de dégager quelques « ruptures fondatrices », de préciser la place assignée aux domaines de savoir dans des contextes périodiquement renouvelés (1) ; il implique également de décrire les spécificités, d'ailleurs mouvantes, associées ici et là à des

genres disciplinaires (2) ; enfin, et peut être surtout, rendre compte de l'unité théorique des sciences sociales n'a de sens qu'en abordant, au-delà des distinctions établies, la question complexe de leur appartenance à un même régime épistémologique (3).

1. Fondations

Apparue en Grèce, à l'époque des guerres médiques, avec les travaux pionniers de Thucydide et Hérodote, l'histoire reste la plus vieille des sciences sociales, et demeure l'une des plus anciennes opérations intellectuelles dédiées à la connaissance de nos sociétés. Les autres sciences sociales constituent, à l'inverse, des domaines de savoirs récemment constitués.

1.1. L'affirmation d'un projet intellectuel

La fondation des sciences sociales renvoie, au sein d'une *économie monde* en mutation rapide, à l'émergence progressive de nouveaux besoins intellectuels. D'abord celui d'analyser le changement social et de comprendre la vitesse des évolutions économiques et technologiques, notamment au sein de sociétés qui vont vivre trois révolutions industrielles en deux siècles ; ensuite celui de connaître l'homme alors que les savoirs produits sous le contrôle des institutions religieuses sont contestés, que la pensée scientifique concurrence les dogmes, que le rationalisme s'impose, et que les désirs de connaissances empiriquement fondées se font jour. Très tôt, il s'agit d'étendre le rationalisme scientifique à la connaissance de l'homme, et de produire, par homothétie aux sciences mathématiques, naturelles ou logico formelles, *une science de l'homme*. Une telle perspective

culmine avec la proposition kantienne de nommer *anthropologie* une discipline dédiée à l'analyse de l'existence humaine saisie à travers ses manifestations empiriques. Cette philosophie universaliste et unitaire en matière de savoir *sur l'homme* (qui culmine avec l'*Aufklärung*) n'a pas donné naissance à une science *de l'homme* et de la société unifiée : aujourd'hui encore, une telle science n'existe pas au singulier. Mais la nécessité éprouvée de connaître les hommes et les sociétés — *les hommes en société* — appartient à l'histoire des sociétés occidentales, et se trouve à l'origine de plusieurs savoirs éclatés. Quels que soient les genres disciplinaires, l'implantation universitaire et le développement des sciences sociales se produit après à la rupture entre science et philosophie, la séparation se réalisant tout au long du XIX^e siècle : aux uns, les philosophes, le raisonnement spéculatif, aux autres, les scientifiques, la connaissance empiriquement fondée, reposant sur ce que Durkheim appellera, dans un texte fondateur consacré aux règles de la méthode sociologique, *l'administration de la preuve*. La rupture entre la science et la philosophie est décisive pour comprendre la fondation des sciences qui se proposent de rendre compte de la *réalité sociale et historique*. Elle est remarquablement illustrée par un texte de Marx et Engels ; un texte rédigé avant que la professionnalisation de l'histoire, puis de la sociologie, ne permette à Léopold Ranke, Charles Seignobos ou Marc Bloch, de fixer les règles du métier d'historien, ou encore à Émile Durkheim et à Max Weber de tracer les contours de l'analyse sociologique.

À l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont



*dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation
d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en
os ; non, on part des hommes dans leur activité réelle.*

(Marx, Engels, 1982¹, p. 78).

Le divorce entre la science et la philosophie permet de s'interroger sur les changements qui se produisent au sein des universités où, depuis l'époque médiévale, les savoirs dispensés étaient regroupés au sein de quatre facultés — théologie, médecine, droit et philosophie. Avec l'institutionnalisation progressive, au XIX^e siècle, de deux espaces de production et de diffusion des connaissances, celui des *Sciences* et celui des *Humanités* (des Lettres et/ou des Arts), avec le maintien des facultés de droit et de médecine, et compte tenu de l'effacement progressif des facultés de théologie, une nouvelle césure voit le jour entre scientifiques et philosophes : les premiers vont pouvoir se réclamer de la culture du « vrai », par opposition à celle du « bon » et du « beau », dédaigneusement abandonnée aux seconds. Mais, au regard de l'architecture moderne des savoirs académiques, l'émergence des sciences sociales pose le problème de leur implantation universitaire. Faut-il les intégrer aux facultés de science, en admettant que les historiens adhèrent au projet scientifique ? C'est ce que suggère la perspective proposée par Léopold Ranke, lorsqu'il affirme que l'histoire doit être écrite telle qu'elle s'est réellement passée, en exhumant des documents soumis à un regard suffisamment critique pour détacher l'analyse des sources des partis pris qu'elles incorporent. C'est également ce que pourrait suggérer la rupture avec

1. Les références complètes des œuvres citées se trouvent en bibliographie en fin d'ouvrage.